

CHAPITRE 1

Je me souviens très bien du premier bisou sur la bouche de Noémie Constant, dans la cour de récré du collège. J'étais en sixième B, je devais avoir dix ou onze ans quand c'est arrivé. Noémie me l'avait écrit dans une lettre, elle voulait qu'on mette la langue, qu'on se roule des pelles et tout, mais quand j'étais gamin, j'étais une vraie lopette et j'avais pas osé. Sacré dieu, je vous jure que je l'avais regretté longtemps de pas avoir fourré ma langue dans la bouche de Noémie. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise ? Quand vous avez peur de tout, vous finissez par vous contenter de rien.

C'est seulement en classe de troisième que j'avais foutu ma salive dans la bouche de Caroline Lebon. Caroline Lebon était venue passer des vacances dans la banlieue de Clermont. On s'était rencontrés sur le bord de la route. Après quelques jours, on avait commencé à s'envoyer des messages, à partager nos écouteurs, et à faire des petits bisous. Le dernier jour des vacances, j'étais foutrement malheureux. Caroline était sur le point de repartir chez elle, à Montpellier. Le ciel me tombait sur la tronche. C'était sûr qu'on allait jamais se revoir. On était assis sur le bord de la route. Comme d'habitude, on disait pas grand-chose. Je sentais ses yeux qui scrutaient ma tronche, mais j'osais pas la regarder à mon tour. J'avais beau vivre une adolescence désastreuse d'un point de vue amoureux, je savais très bien pourquoi Caroline cherchait mon regard avec autant d'insistance. Elle voulait qu'on se roule une pelle. C'était sûr. Comme à cet âge-là on était pas trop foutus de se dire les choses dans le blanc des yeux, Caroline avait commencé à

tapoter sur les touches de son portable. Quelques secondes plus tard, j'avais reçu son texto qui disait un truc du genre « je vais pas tarder à y aller, si tu veux m'embrasser ». Je peux pas vous affirmer avec une certitude absolue que c'était ces mots-là, mais je me souviens que le message était super explicite. Mon cœur s'était emballé net. Sans réfléchir plus longtemps, je m'étais tourné vers Caroline, et avais foutu ma langue dans sa gueule. On avait mijoté une espèce de soupe dégueulasse, qu'on avait continué de remuer jusqu'à son départ. Il m'avait fallu des semaines pour m'en remettre.

Mélanie Miron habitait à côté de Clermont. Une copine qu'on avait en commun venait de nous présenter. J'en étais tombé raide amoureux. Un soir, avec Mélanie, on s'était retrouvés tous les deux seuls dans la maison de ses parents. On avait foutu « Sixième Sens » à la télé. Un film d'horreur qu'avait été réalisé par ce type au nom imprononçable, M. Night quelque chose. Cette saloperie de film faisait vachement peur, et Mélanie était restée collée contre moi comme une mouche à merde sur un ruban adhésif. Au bout d'un moment, probablement excités par la proximité de nos deux êtres, on avait commencé à se rouler des pelles. Je me souviens qu'on pouvait plus s'arrêter. J'avais cette putain d'impression de vivre une expérience de fou. Pourtant, c'était pas sensuel ou quoi. Je veux dire, on fermait même pas nos bouches pour se reposer ou pour jouer avec nos lèvres, comme n'importe quel couple d'amoureux l'aurait fait. On avait continué de se bouffer, parce que je savais que si on s'était arrêtés, on aurait été foutus de pas oser recommencer. Dans un élan de courage, j'avais même commencé à lui peloter les nichons à travers le pull. Tout d'un coup, sans prévenir ou quoi, elle s'était barrée du salon. J'avais compris qu'à son retour, qu'elle était seulement allée dans sa chambre pour enlever son soutien-gorge. Je m'en mords encore les doigts, mais je suis sûr que ce soir-là, j'aurais pu

me la faire. Je reparlerai plus tard de Mélanie, mais c'était la première fois que je touchais une paire de nichons. Et croyez-moi, la paire était plutôt généreuse.

La première fois qu'on m'a sucé la queue, c'était Juliette Besson qui s'y était collée dans les chiottes de la cantine du lycée. Juliette Besson, c'était une fille dont on aimait dire entre nous que c'était une « pute ». Physiquement, elle était pas vraiment super, un peu écervelée aussi, mais elle avait des lèvres pulpeuses qui laissaient croire en toute la générosité de sa bouche. J'étais tellement excité d'y avoir collé ma verge, qu'il m'avait fallu à peine quelques secondes avant de jouir dedans. Je me souviens qu'après ça, elle avait recraché toute cette merde par terre. C'était une espèce de mollard blanc dégueulasse, qu'aurait carrément pu vous faire gerber. On s'est jamais reparlés après ça. De mon côté, je m'étais empressé de le raconter à mes potes, accordant un certain crédit à la réputation de Juliette Besson, qui, il fallait bien l'avouer, avait fait la chose avec beaucoup de talent. Quand j'y repense, on s'était même pas roulé une pelle ou quoi. Sa bouche avait instantanément pris la direction de mon entrejambe. J'avais seize ans, Juliette en avait dix-sept, et peut-être déjà autant de queues avalées à son actif.

L'année suivante, la vierge aux gros nichons, Mélanie Miron, s'était retrouvée nue sous ma couette. Ce jour-là, on avait tous les deux perdu nos pucelages. Ignorant totalement l'existence des préliminaires, j'avais mis mon membre dans la minette de Mélanie après seulement quelques baisers. La jeune prude avait mal. Après une dizaine de minutes, j'avais été obligé de me retirer sans avoir pu finir. J'en avais pas une particulièrement grosse, de taille plutôt normale, mais ça avait suffi à infliger suffisamment de douleur à Mélanie, pour qu'elle me demande de stopper mon va et vient. Deux jours plus tard, j'avais mis un terme à notre relation. Et, même si la frustration de pas être arrivé à jouir avait été immense, je jure qu'en aucun cas elle avait été la raison de notre rupture.

Après ça, on avait arrêté de se voir, de s'envoyer des messages. On avait coupé les ponts. Je crois que cette première fois complètement ratée, d'une certaine façon, ça nous avait humiliés. J'ai jamais revu Mélanie Miron.

Quelques jours plus tard, je faisais la rencontre de Constance. J'ai rien à dire sur Constance. Avant mon départ pour Bordeaux, elle avait été toutes mes autres premières fois. On était restés pas mal de temps ensemble, et puis un jour, ça s'était terminé. J'avais voulu crever. Je m'étais mis à détester les femmes. J'avais fini par haïr le monde entier. C'est pour ça que j'étais parti à Bordeaux.

CHAPITRE 2

Je suis arrivé à Bordeaux, je crois que c'était en juillet 2009. C'était des vacances plutôt embarrassantes pour moi qu'avais jamais voyagé. C'était juste après que j'ai eu mon permis. Je venais de m'acheter une vieille Ford Escort rouge de 1992. Elle était complètement pourrie. C'était des voisins de mes merdes de parents qui me l'avaient cédée pour cent euros à peine. Juste histoire de s'en débarrasser. Mais cette vieille ruine avait quand même réussi à faire deux fois la route entre Clermont et Bordeaux. Cette saloperie de bagnole avait fini par me lâcher peu de temps après.

J'avais pas trop prévu d'aller à Bordeaux. Ma connasse de copine, Constance, m'avait largué quelques mois plus tôt. Ça m'avait foutu mal. Je me souviens que j'avais eu super envie de me foutre en l'air. Je vous jure que j'avais fait ce trajet dans l'espoir de me planter contre un arbre, un camion ou je sais pas quelle autre connerie du genre. Au final, j'avais pas eu les couilles de le faire. Quand j'ai foutu les pieds à Bordeaux, ça m'a fait tout drôle. Pour la première fois de ma vie, j'avais eu l'impression de découvrir ce qu'était une ville. Bien sûr, j'allais souvent me promener dans le centre de Clermont Ferrand, mais Bordeaux, c'était autre chose encore. Je saurais pas vous dire. Vrai que c'était une sacrée

ville. Tout était vachement beau là-bas. Aujourd'hui, je vous dirais pas pourquoi ça avait été Bordeaux plutôt ailleurs. Je crois qu'avant mon départ, un oncle à moi avait parlé de la foutue autoroute qui reliait les deux villes. Il avait ajouté que c'était une autoroute déserte à cause de son prix démesuré ou je sais pas quoi. Du coup, ça avait été Bordeaux. Sûr que mon oncle aurait été à Dunkerque ou dans les Alpes, je serais allé à Dunkerque ou dans les Alpes.

En tout cas, cette pute de Constance m'avait grave emmerdé en m'éjectant d'un coup. Ce jour, je suis pas prêt de l'oublier. Mais franchement, j'ai pas envie de vous raconter. Je crois pas qu'on puisse vraiment se remettre quand ça vous tombe sur la gueule. Parce que Constance, pour dire la vérité, j'en étais dingue amoureux. Et même après une rupture, il y a toujours une merde de truc qui vous rappelle que ça vous est tombé sur la gueule. Avec Constance, on adorait cette foutue chanson, « Somewhere over the Rainbow ». C'était une connerie qu'avait été chantée par un type vachement gros. Iz. Je crois qu'on l'appelait Iz. Il me semble qu'il est mort depuis. Putain, ça faisait quelques jours à peine que cette merde de gonzesse m'avait largué, et je sais pas pourquoi, mais tout d'un coup, une maison de disques avait décidé de sortir un album avec les meilleures chansons du gros. Tous les jours, j'entendais cette merde de « Somewhere over the rainbow » à la radio. A chaque fois, ça me faisait penser à Constance. Mais j'ai pas envie de parler de tout ça. Franchement, je préfère pas. Oublier une gonzesse dont vous êtes fou, je crois pas qu'il existe quelque chose de plus pénible. Parce que Constance, après notre rupture, je peux pas vraiment dire que j'avais eu du succès avec les femmes. Même la pute que j'avais niquée à Bordeaux, j'avais pas réussi à prendre autant de plaisir qu'avec Constance. Tu parles d'un métier. Il faut dire que jusqu'au bout, Constance, elle m'aura usé.

Même cette foutue randonnée à cheval, j'avais jamais eu envie de la faire. J'ai jamais aimé les bestioles. Constance, ça faisait une éternité qu'elle me remuait les couilles pour qu'on aille faire une balade à cheval, rien que tous les deux. Moi, pour sûr, j'en avais rien à foutre, mais un jour, pour lui faire plaisir, on avait fini par y aller. Putain je vous raconte pas la journée de merde que ça avait été. L'autre, la Constance, fallait la voir le cul sur son dada, heureuse comme c'était pas possible de l'être. Du coup, j'avais pas fait la gueule pour pas lui gâcher sa journée, mais se faire taper le cul pendant deux heures, au beau milieu des champs et des collines, j'avais trouvé ça ridicule. Ça, on peut pas vraiment dire que j'en faisais pas fait des efforts. C'était beau les paysages, je dis pas le contraire, mais c'était des choses qu'on aurait aussi bien pu faire à pied ou à vélo. Le pire, en rentrant le soir, Constance était tellement émerveillée de la journée qu'on venait de passer, qu'elle avait insisté pour refaire une randonnée à dos de canasson. Je l'aurais tuée, je le jure. En plus, pour une fois qu'elle était de bonne humeur, j'aurais pu en profiter pour baiser un coup, mais vous pensez bien que j'avais le cul tanné. Ce jour-là, on avait fait du cheval pour la dernière fois.

J'avais pris ma bagnole et m'étais barré de Clermont sans rien dire à personne. Ma mère, sûr que ça l'avait rendue folle de rage. Parce que je vous jure que quand j'étais rentré à la maison, après mon putain de séjour à Bordeaux, ça avait pas été la fête. Entre ma mère qui pouvait plus s'arrêter de me gueuler dessus, et mon père qui cuvait sa pinte de bière devant la télé, la soirée avait été salement pourrie. J'avais vachement regretté de pas être

resté plus longtemps à Bordeaux. J'étais péte de tunes en plus. Ça, le pognon, il venait tout droit de ma tante. Je peux vous assurer que vous auriez adoré avoir une tante comme la mienne. J'avais toujours été sa merde de chouchou. Tatie Valérie, par rapport à la norme familiale, elle était super loin au-dessus de tout le monde. Je veux dire qu'elle était foutrement intelligente. Pas débile. Elle m'avait toujours plaint d'avoir grandi au beau milieu d'une bande de tarés dégénérés. C'était pas que je les aimais pas mes parents et mes frères, mais c'était du genre à vous installer les trucs rouges des robinets là où ça sortait froid. Mes frères, c'était deux gros débiles. J'avais toujours envie de me foutre sur la gueule avec eux, mais ils étaient vachement plus costauds que moi. En plus c'était des putains de jumeaux. Des vrais jumeaux. Toujours fourrés ensemble à aimer les mêmes conneries et tout. C'était sûr que si j'avais dû me foutre sur la gueule avec ces abrutis, j'aurais pas fait long feu. Je m'étais même souvent demandé s'ils faisaient pas des trucs de pédés ensemble. Ça m'aurait pas étonné, ça non.

Après quelques heures de route, j'avais eu vachement envie de pisser. Je savais pas du tout où j'étais. J'avais complètement perdu la notion du temps. Je m'étais arrêté sur la première aire de repos. La nuit était déjà tombée. Il devait y avoir pas plus de trois voitures sur le parking. J'étais pas du genre trop péteux, mais fallait reconnaître que j'étais pas très rassuré de me retrouver tout seul dans le noir, dans un endroit que je connaissais pas. Bien sûr il y avait des éclairages et tout, mais quand même. Je sais pas pourquoi, j'étais entré dans les chiottes des femmes. J'y avais trouvé deux portes. La première était fermée alors j'avais pris la deuxième. Putain, ça m'avait fait un bien fou d'arroser la cuvette. C'était à tel point que je pouvais plus m'arrêter. Je crois bien que de toute ma foutue existence, j'avais jamais autant pissé que ce soir-là. D'habitude, j'aime bien faire ça assis, parce que d'une part, c'est vachement plus confortable, et aussi parce

qu'il paraît que c'est mieux pour la prostate. Mais là, les chiottes étaient franchement trop dégueulasses pour que je puisse y coller mon cul. Quand je suis sorti, après avoir tiré la chasse, j'ai rencontré une femme au lavabo. Elle était en train de se rincer les mains. Je dirais qu'elle avait entre trente et quarante. L'air de rien, elle m'avait regardé à travers le miroir et avait dit, « vous êtes dans les toilettes des dames ». C'était pas sur un ton méchant ou quoi. J'avais trouvé ça cruche de sa part de me faire une merde de réflexion, parce que j'étais un mec, et que si j'avais voulu, j'aurais pu m'en prendre à elle, l'insulter, l'agresser ou n'importe quoi d'autre. Vrai que j'étais pas ce genre de mec là, mais ça, la bonne femme, elle en savait foutrement rien. Enfin, ce que je veux dire, c'est qu'à sa place, j'aurais pas ouvert ma gueule. J'ai répondu que je savais très bien que c'était les toilettes des dames. Ça l'avait fait sourire. Après, elle avait collé ses mains sur le torchon sale qui pendait au mur. En fait, je crois qu'elle avait dû me prendre pour un gamin. Dans les chiottes, on y voyait pas super bien, et fallait reconnaître que j'étais pas un mec vachement grand. Les mains sèches, elle était sortie en silence, sans dire « bonsoir ». A mon tour, je m'étais mis devant le lavabo. Pour dire vrai, j'avais franchement pas envie de laver mes saloperies de mains. J'avais juste fait couler un peu d'eau, histoire de faire semblant avant de partir.

De nouveau dehors, j'avais allumé une clope en avançant lentement vers ma voiture. En comptant la mienne, il en restait seulement deux sur le parking. Je m'étais mis à flipper en imaginant qu'une espèce de salopard pourrait surgir de l'autre bagnole et me planter des coups de couteau dans la poitrine, ou même dans le dos. Personne aurait pu voir la scène. Heureusement, j'avais vite reconnu la silhouette de la cruche des chiottes en m'approchant de la caisse. Elle me regardait. Fallait bien reconnaître qu'elle était plutôt canon sachant qu'elle devait avoir quinze merdes de piges de plus que moi. Et je vous

parle pas d'un canon du genre bimbo pouffiasse avec mini-jupe à ras le cul, et maquillage plein la gueule. Pour dire autrement, elle était super belle. Quand je suis passé devant, avec ma clope dans la gueule, elle m'a demandé si j'en avais une à lui refiler. Elle était vachement polie parce qu'elle m'avait dit « s'il vous plaît » en me vouvoyant et tout. Pourtant ça avait jamais trop été l'habitude des gens de me dire « vous ». Je me souviens que je m'étais presque chié dessus, parce que j'avais imaginé qu'elle était peut-être en train de me draguer ou une connerie dans le genre. C'était vraiment le truc qui pouvait me foutre les jetons. Je lui avais quand même filé une cigarette en souriant. Comme elle, j'avais été super poli. J'avais dit « tenez », et, comme un vrai gentleman, j'avais sorti mon briquet de ma poche pour lui allumer moi-même la clope. J'avais l'air vachement con parce que ma main tremblait. Mais elle avait rien dit là-dessus. Elle avait juste dit « merci », et tout d'un coup, elle s'était mise à me parler, à me demander ce que je faisais là, où je me rendais, et d'autres questions pourries du même genre. Moi, je m'étais mis à mentir. Je sais pas pourquoi. J'ai dit que j'allais à Bordeaux pour un voyage d'affaires. Je me souviens plus très bien, mais il me semble que j'allais visiter un hôtel proche de la gare, dans lequel j'avais investi pas mal de pognon. C'était sûr qu'elle en avait pas cru un mot. Vrai que je connaissais rien aux affaires. D'ailleurs, elle m'avait même pas questionné sur le nom de l'hôtel ou quoi. Comme ça, on avait bavardé un moment. On s'était dit de tout et de rien, après quoi la dame avait fini par dire qu'elle devait s'en aller. Dommage. Je lui avais filé une autre clope pour la route. Elle m'avait fait un grand sourire avant de monter dans sa voiture.

Elle avait un genre de monospace. Je serais pas capable de vous dire la marque, mais, en la regardant partir, j'avais plus envie de prendre la voiture. Seul sur l'aire de repos, j'avais commencé à me sentir vachement bien. Je m'étais mis à marcher sur la

pelouse. Il y avait ce banc en béton, sur lequel je m'étais bêtement assis, et tout aussi bêtement, j'avais repensé à cette conne de Constance. Sur les trois années qu'on avait passées ensemble, on était pas partis une seule fois en vacances. C'était même pas question d'aller sur des merdes d'îles tropicales, pas même de quitter la France. On aurait pu seulement aller dans les Vosges, ou visiter Grenoble. Non. Tout au plus, on s'était peut-être éloignés de cent bornes de Clermont, pour des repas de famille ou ce genre de trucs pas franchement drôles. Constance, si un jour elle a su que j'étais allé me promener à Bordeaux, sûr qu'elle est devenue folle. Surtout qu'à Bordeaux, elle y était allée quand elle était gosse. Plusieurs étés d'affilée, avec ses merdes de parents, pour voir Dieu sait quels cousins éloignés. Vrai qu'elle m'en avait souvent parlé de Bordeaux. Elle rêvait d'y refoutre les pieds, mais j'avais toujours dit qu'on avait autre chose à foutre que d'aller perdre notre temps là-bas. Constance, elle détestait quand je lui disais des choses comme ça. Elle disait que j'étais qu'un gros con, que je savais pas profiter de la vie. Je lui répondais que la grosse conne, c'était elle, et généralement, ça s'arrêtait là.

Au bout d'un moment, j'ai vu arriver des phares de voiture sur le parking. J'ai recommencé à flipper comme une fiotte. Il était temps que je me casse. Je suis retourné à ma bagnole vite fait, et j'ai repris la route. Cette pause m'avait foutrement fatigué. J'avais vachement de mal à rester concentré. Si une connerie de chêne s'était mis à pousser au beau milieu de l'autoroute, j'aurais foncé dedans sans même me rendre compte qu'une connerie de chêne s'était mis à pousser au beau milieu de l'autoroute. J'ai dû rouler une centaine de bornes avant de finir par m'arrêter sur une autre aire de repos. Il y avait beaucoup plus de monde à cause de la station-service et de la boutique. Je suis allé me garer un peu plus loin pour être tranquille. J'ai baissé mon siège, et j'ai commencé à m'assoupir. Vous me croirez pas, mais après quelques minutes, on a toqué à la vitre de la

bagnole. J'avais les yeux fermés. Quand j'ai réalisé que quelqu'un tapait sur ma vitre, j'ai fait un bond sur mon siège. Ma tête avait manqué de peu le choc avec le plafond de la Ford. Il m'avait fallu quatre ou cinq merdes de secondes avant de reprendre mes esprits. De l'autre côté, il y avait la femme vachement jolie et sympa de l'aire d'avant. Celle qui m'avait taxé deux clopes. Le temps de la reconnaître, j'ai fini par ouvrir la portière. Elle souriait. Vous l'auriez vue, elle était superbe. Elle m'a dit qu'elle venait de me voir passer alors qu'elle faisait un plein de gazole. Je savais pas quoi répondre. J'ai demandé si elle avait encore besoin d'une cigarette. Elle a dit que non, qu'elle avait pas encore fumé la dernière que je lui avais filée. Elle m'a demandé si je comptais dormir là. Qu'est-ce que ça pouvait bien lui foutre ? J'ai dit que oui, que j'étais super crevé de faire la route, alors elle m'a proposé d'aller dormir chez elle. Je vous jure. Elle habitait soi-disant pas très loin, à la prochaine sortie. J'ai dit que c'était d'accord, que ça serait plus sympa que le fauteuil tout pourri de ma Ford. J'ai redémarré le moteur, et je l'ai suivie. C'était fou. Je sais que ça a l'air surréaliste. Vrai que c'était pas le genre de truc qui vous arrivait tous les jours. Je veux dire, que la bonne femme s'arrête à dix bornes de chez elle pour faire le plein, et qu'elle vous invite poliment à coucher chez elle et tout. Pourtant, ça s'était passé exactement comme ça. Aujourd'hui, je serais même pas capable de vous dire où elle habitait. Peut-être qu'en refaisant le trajet de nuit, j'arriverais à me souvenir, mais c'est même pas sûr. J'étais vachement concentré parce qu'avec mon Escort pourrie, j'avais beaucoup de mal à rouler à la même vitesse que le monospace. En plus, j'avais le cœur qui battait cent à l'heure.

Il me semble qu'elle s'appelait Clara, mais là-dessus, je mettrais pas ma main au feu. Je me souviens qu'elle avait un appartement vachement grand, avec même une chambre pour les invités et tout. Le salon était super chouette. Une fois arrivés, elle m'a

demandé si j'avais envie de prendre un verre avant d'aller dormir. J'étais moins fatigué alors j'ai dit que ça serait avec plaisir. On s'était tous les deux foutus sur le canapé, et, pour me la jouer, j'avais demandé un café. Parce que c'était ce qu'elle prenait. De ma fichue vie, j'ai toujours détesté le café. J'avais eu beau y foutre deux sucres, ce goût dégueulasse avait pas quitté ma merde de bouche de toute la soirée. Je m'étais quand même forcé à boire, en disant que c'était bon et tout, pour pas la vexer ou quoi. Constance, elle buvait tous les jours au moins deux ou trois tasses de café. Elle avait pas de cafetière, alors elle achetait un café soluble, une espèce de poudre qu'il fallait mettre dans l'eau bouillante. Elle disait que ça valait pas le vrai café, mais comme j'en buvais pas, je pouvais pas savoir ce que ça valait vraiment. Clara, elle m'avait fait un café de cafetière, un vrai. Même si c'était à vomir, ça restait sympa de sa part. Je me souviens que ce soir-là, on avait parlé super longtemps. De tout et de rien. C'était tellement bien que j'avais plus du tout envie d'aller me coucher. J'ai pas envie de vous raconter ce qu'on avait pu se dire. Parce que ça vous intéresserait pas. Mais quand je me suis réveillé le lendemain, la journée avait démarré depuis foutrement longtemps.

Ça faisait toujours bizarre de se réveiller dans une chambre que vous connaissiez pas. Il m'avait fallu quelques secondes avant de comprendre ce que je foutais dans ce lit. Quand j'étais arrivé dans le salon, Clara s'était vaguement excusée parce qu'elle savait pas si elle devait me réveiller ou pas. Moi je m'en foutais pas mal. J'étais pas pressé. On a pris le petit déjeuner. J'ai dit que le matin je buvais jamais de café. J'avais bu un de ces jus d'orange dégueulasses qu'on trouve en brique dans les hypermarchés. J'avais presque pas envie de repartir, et je mets ma foutue main à couper que Clara aussi, elle avait pas envie que je me tire. Après le petit déjeuner, on s'était dit « au revoir » comme si on allait se croiser le lendemain. Simplement, mais avec beaucoup de tendresse. En se touchant les

épaules et tout. Je saurais pas vous dire si j'aurais pu me la taper. Vrai que j'aurais bien voulu. Mais ça aurait tout gâché. J'ai attrapé mon sac, je suis monté dans la Ford, j'ai fait un dernier signe à Clara et j'ai démarré.

CHAPITRE 3

J'ai retrouvé facilement l'autoroute. Même que je suis arrivé super vite à Bordeaux. Ça m'avait vachement étonné je sais. Je suis incapable de dire combien de temps j'avais mis exactement, mais je crois qu'il m'avait fallu moins d'une heure. Peut-être un peu plus. C'est pas que j'ai des problèmes avec ma saloperie de mémoire, mais je suis franchement pas du genre à m'emmerder des détails dont tout le monde se fout. Combien de temps j'avais roulé, à la minute prêt ? Rien à battre. Sincèrement. Je sais qu'une fois arrivé à Bordeaux, sans aucune merde de repère, ça avait pas été fastoche. J'avais aucune idée des foutues choses qu'on pouvait faire ou voir, et j'étais certainement pas un connard de touriste du genre à se pointer à l'office de tourisme pour poser une tonne de questions à

vous filer l'envie de voir votre sale caboche suspendue au bout d'une merde de corde. Très vite, j'ai vu des panneaux qui indiquaient la gare. Je les avais suivis, parce que j'aurais certainement plus de chances de trouver un hôtel pas trop crade dans le quartier de la gare. C'était sûr que dans toutes les villes, on pouvait trouver des hôtels avec des pourritures de clients tous chiches de vous chier sur la moquette et de se frotter le cul avec les taies d'oreiller. Ça vous donnait foutrement pas envie de passer derrière. Sans chercher le super luxe, j'aurais probablement l'embarras du choix autour de la gare. Et puis là-bas, on m'indiquerait les bus et toutes les autres merdes de transports pour aller traîner mes saloperies de guiboles dans les rues et tout.

Je vous jure, c'était impressionnant le nombre de putes que vous pouviez croiser dans le quartier de la gare. C'était fou. Je me souviens qu'à un rond-point, j'en avais vu une super canon. C'était marrant, parce qu'elle était vraiment sapée comme une pute. Jupe au ras du derrière et décolleté jusqu'aux tétons. Surtout que c'était le genre qui, en plus d'être super bien proportionnée, était plutôt jolie. Ça m'avait excité. J'avais fait le tour du rond-point sans prêter la moindre merde d'attention aux panneaux. La deuxième fois que j'étais passé devant la gonzesse, elle avait dû me croire intéressé ou quoi. Tout en me souriant, elle avait soulevé sa jupe pour me montrer ce qu'il y avait en dessous. Je vous jure. Pas froid aux yeux. Putain, je peux vous dire que ça m'avait filé une trique d'enfer. Mais après mon quatrième tour de rond-point, elle avait arrêté de me montrer sa chatte. Elle avait dû se dire je sais pas quoi, que j'étais une saleté de flic ou une connerie dans le genre. Peut-être qu'elle en avait marre aussi. Moi, ça m'avait vachement déçu. Du coup, j'avais fini par arrêter mes tours de rond-point. J'avais suivi la direction de la gare, et j'avais croisé une tonne de putes encore, mais aucune autre qui me montrait sa chatte. Pas même une paire de nibards ou quoi. J'ai garé ma merde de bagnole dans une petite rue du

genre à pas vous foutre confiance, mais cette saloperie de Ford, je m'en tapais pas mal. J'étais arrivé à la gare après cinq ou dix minutes de marche. Ça m'aurait vachement excité de croiser encore des putains et de pouvoir prendre le temps de les mater et tout. Vous me croirez ou pas, en cinq ou dix minutes, j'en avais pas croisé une. J'étais dégoûté. Vraiment.

Je m'étais arrêté acheter des cigarettes. Il y avait un tabac juste devant la gare. Je parle de ça, parce qu'en attendant ma merde de tour pour payer et tout, je me souviens très bien d'avoir regardé la grille de loto du sale type devant moi. Je le jure, cet abruti avait joué les numéros un à cinq, le truc tellement taré que jamais, de toute son existence, il gagnerait la moindre tune avec ses numéros à chier. Ça m'avait foutu les boules. Putain, vous croyez pas qu'il fallait être un sacré abruti pour jouer les un, deux, trois, quatre, cinq sur une merde de grille de loto ? C'est drôle, parce que l'abruti en question, j'y ai repensé il y a pas très longtemps. Il y a deux semaines. Pas plus. J'étais allé chercher des clopes dans un tabac sur Clermont, et j'avais joué au loto. D'abord, j'avais joué des numéros au pif, comme d'habitude. Après, j'avais payé une autre grille pour tenter le truc à chier des numéros un à cinq. Je saurais pas vous dire pourquoi j'ai fait ça, mais je sais que je m'étais trouvé vachement imbécile sur le coup. Évidemment, j'avais rien gagné. Pourtant, le loto, peu importe les numéros que vous jouiez, vous pouviez pas vous empêcher d'être déçu à chaque fois que vous perdiez. Moi je jouais rarement, mais c'est vrai que la Constance, elle aimait bien que je remplisse une grille de temps en temps. Les deux plus débiles, c'était mes connards de frères. Je vous jure, à chaque fois qu'ils allaient jouer au loto ces deux tapettes, ils jouaient tous les deux les mêmes numéros. Je vous le dis pour vrai, vous trouverez jamais plus abruti que ces deux-là.

Je suis arrivé à la gare par l'entrée qui se trouvait derrière. C'était super moche, vous imaginez même pas. Après avoir descendu un escalier, j'avais un peu suivi le

couloir, et, sans trop savoir pourquoi, j'étais monté sur le premier quai. Ça je m'en souviens, c'était le numéro douze. Ça m'avait pas forcément marqué, mais je sais que j'oublierai jamais le numéro du quai. Je m'étais retrouvé sur une espèce de plateforme entre deux voies. Cette gare était foutrement grande. J'étais sous un immense abri en métal. Ça vous faisait un peu penser à cette saloperie de tour Eiffel. Pas que j'avais déjà vu la tour Eiffel en vrai, mais c'était du fer et des boulons. Comme la gare de Bordeaux. Il y avait pas grand monde sur le quai numéro douze. Un vieil homme sur un banc, et je crois que c'était tout. J'avais sorti mon paquet de cigarettes avant de voir le panneau d'interdiction de fumer. Bordel, je jure que cette merde de quai était en plein air. Je veux dire, il y avait cet abri métallique mais aucun mur autour. Si vous fumiez une clope ici, vous étiez dehors. Je voyais pas quelles saloperies de gens ça aurait pu déranger que je m'en crame une. Du coup, j'avais allumé ma foutue cigarette, et j'avais commencé à marcher vers le vieux. Lui aussi d'ailleurs il fumait. La pipe. Je trouvais ça super classe de fumer la pipe. J'avais toujours eu envie d'essayer de fumer la pipe un jour, d'en acheter une, juste pour me la jouer ou quoi. Mais ce genre de choses-là, vous y pensez un temps, et puis vous finissez par oublier. Au final, vous achetez jamais une pipe quand vous entrez dans une merde de bureau de tabac, et vous finissez par jamais fumer une merde de pipe de votre putain d'existence.

Le vieux type, il avait pas l'air riche. Sapé avec ses fringues de tous les jours. Une chemise avec des gros carreaux rouges et un jean. C'était un peu le genre bûcheron. Un peu négligé aussi. Pas rasé depuis une semaine, les ongles pas propres. Malgré ça, c'était le genre de gars qui vous inspirait de la sympathie avant même que vous ayez pris le temps de lui baratiner deux ou trois mots. Je m'étais encore approché, et j'avais fini par lui demander ce qu'il foutait là. Mais poliment. Je sais plus trop les mots exacts. Je sais que

c'était pas des choses à faire, je veux dire, si vous êtes pas trop crétin ou quoi, quand vous entamez une conversation avec quelqu'un, vous commencez toujours par dire « bonjour ». Après, vous dites ce que vous voulez. Ça vous regarde. Vous parlez de la pluie, du beau temps, de tout un tas de conneries du genre, mais à chaque fois, vous commencez par dire « bonjour ». Sous prétexte que j'avais pas envie de me lancer dans une conversation qui aurait duré des heures, j'avais oublié de dire « bonjour ». Le vieux, heureusement, ça l'avait pas interpellé. Il m'avait raconté que c'était ici même qu'il avait rencontré sa femme, ça faisait cinquante ou soixante ans. Peut-être quarante, je sais plus trop. Je me souviens que ça m'avait paru une putain d'éternité. Je m'étais même demandé si tant d'années plus tôt, il y avait déjà des trains qui circulaient dans cette gare, et si le vieux était simplement pas en train de se payer ma tronche ou quoi. Mais je crois que la gare de Bordeaux, c'était une très vieille gare. Je regardais le papi droit dans les yeux. Ça me faisait mal au bide parce qu'il était vachement marqué. Il avait des rides plein la gueule. C'était un truc qui me foutait les jetons à me jeter du haut d'un building.

Devenir vieux, c'était certainement la pire merde de chose qui pouvait vous arriver. Je me suis toujours fait la promesse de me tirer une balle en plein milieu de la tronche le jour où je deviendrai vieux. Prenez le pour acquis, parce que je le ferai. C'est certain. Le papi sur le banc, j'avais fait la connerie de lui demander où était sa foutue femme et tout. Mais toujours poliment. C'est là qu'il avait commencé à vachement parler. Même en voyant que j'avais fini ma clope, il s'était pas arrêté pour me laisser partir. Il m'avait expliqué je sais plus trop quoi, que sa femme était morte, de je sais plus quelle foutue maladie. Bien sûr, j'étais mal pour lui. Pauvre vieux. Mais sans être égoïste ou quoi, vrai que j'en avais rien à foutre. A la limite, ça m'aurait peut-être intéressé de savoir comment on pouvait rencontrer sa putain d'âme sœur sur un putain de quai de gare. Je veux dire,

c'était quoi ? Un coup de foudre ? Est ce qu'ils s'étaient foncés dedans avant de tomber dingues amoureux l'un de l'autre ? J'ai pas demandé. J'avais peur d'avoir à écouter un baratin qu'aurait pu durer des plombes. Et puis un train est arrivé. Je saurais pas vous dire d'où il venait, mais j'avais regardé les passagers descendre. Peut-être qu'à cet instant, j'allais, moi aussi, faire la rencontre de ma putain de moitié. Mais non. D'abord parce qu'il y avait pas vachement de monde, et surtout parce que les filles qui descendaient du train, c'était des filles plutôt moches. A tel point qu'un instant, j'avais même envisagé d'aller retrouver la pute qui m'avait fait faire quatre fois le tour du rond-point.

Poliment, j'avais fini par dire « au revoir » au vieux, et j'étais redescendu dans le couloir de la gare. J'avais dû faire une longue traversée avant de ressortir au niveau de l'entrée principale. La vue était déjà plus sympa, mais il y avait des saletés de travaux qui gâchaient tout. D'un coup d'œil, j'avais repéré deux ou trois hôtels. J'aurais voulu m'installer, me reposer et tout, mais j'avais laissé mes merdes d'affaires sur le fauteuil passager de la Ford, et ça m'aurait foutu les boules de me cogner tout le trajet inverse pour récupérer ma saloperie de sac. Pas que c'était super long de retraverser la gare ou quoi, mais j'avais préféré me foutre à la terrasse d'un bistrot. Faut dire que les bistros, ça manquait pas autour de la gare. J'avais tout regardé autour. Pour sûr, j'avais été salement déçu. Vrai que la façade de la gare avait l'air sacrément belle, mais avec les merdes de travaux, c'était sans plaisir. Un instant, je m'étais demandé si c'était vraiment une bonne idée de prendre une chambre d'hôtel en face de cette fichue gare. Ça avait l'air d'être des travaux vachement costauds. Je veux dire, ça m'aurait vraiment fait chier d'être réveillé tous les jours à sept ou huit heures du matin par des abrutis avec des gilets fluo, des tracteurs et des massues. Mais trouver une saloperie d'hôtel ailleurs, dans un autre quartier, j'aurais pas su faire. Et puis j'étais fatigué. J'avais faim aussi. Et puis merde.